

d'analyser l'histoire des processus de construction mémorielle dans la durée, en lien avec les rivalités et les contestations qui s'y déploient et montrer « des conceptions antagonistes du rôle des intellectuels dans la cité, des définitions différentes de la science et des conditions de sa production comme, plus largement de ce que devait être la politique » (p. 175). Aussi les raisons de la crise de légitimité venue frapper les historiens depuis une vingtaine d'années, vont-elles bien au-delà de la seule responsabilité de certains, car c'est l'intérêt social des recherches des historiens et « l'utilité » des humanités en général qui sont remis en cause par les politiques, relayés par des « historiens » de médias « communicants ». Les règles du métier s'opposent à des analyses relevant du sens commun et les professionnels doivent savoir éviter d'intervenir dès lors que les usages politiques du passé servent à habiller idéologiquement des discours politiques, sous peine de « s'inscrire dans une problématique historique simpliste où l'on rabat l'analyse sur le choix, l'interprétation complexe sur la symbolique la plus éculée » (p. 217). Pour Christophe Prochasson, l'historiographie moderne peut dépasser les positions scientistes ou compassionnelles pour « effectuer un travail d'analyse politique des discours, de tous les discours, à commencer par ceux qui font appel à l'histoire » (p. 218)

**Isabelle Rischmann**

2L2S, université Paul Verlaine-Metz  
i.rischmann@injs-metz.fr

**Gilles RICHARD, dir., *Mai 68... et après ? Une nouvelle donne politique.***

Bordeaux, Éd. CRDP d'Aquitaine, coll. Histoire de notre temps, 2008, 342 p.

Comme on pouvait s'y attendre, Mai 2008 a généré une série d'ouvrages en cette année anniversaire. À dire vrai, comme le souligne Gilles Richard, professeur d'histoire politique à l'IEP de Rennes, le processus commémoratif et éditorial a commencé dès 2007, dans le sillage d'une campagne présidentielle que le candidat Nicolas Sarkozy a placée sous le signe d'une rupture avec Mai 1968. À côté des acteurs et des essayistes, les historiens n'ont pas manqué ce rendez-vous et l'historiographie s'est enrichie. L'ouvrage de Gilles Richard y contribue. Spécialiste de l'histoire des droites parlementaires (on lui doit une thèse sur le Centre national des indépendants et paysans),

des élites patronales (il a notamment travaillé sur Claude-Joseph Gignoux) et récemment codirecteur avec Gilles Morin d'un collectif important sur le Front populaire (*Les deux France du Front populaire*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2008), il propose une histoire politique et sociale de mai 1968. La démarche est plus originale qu'il y paraît, tant l'accent a été mis sur ses aspects culturels au point de faire négliger l'importance du mouvement social alors à l'œuvre (7 millions de grévistes) et le succès politique sans précédent des gaullistes aux législatives de juin. Ces deux faits qu'il qualifie de « contradictoires » et de « concomitants » sont au cœur de son interrogation. L'auteur cherche à comprendre le sens de l'événement à l'échelle d'un temps court et sur le moyen terme.

Comme beaucoup d'historiens aujourd'hui, à commencer par Michèle Zancarini et Philippe Artières, il inscrit en effet son interprétation de mai 68 dans une durée qui dépasse mai-juin et se prolonge jusqu'au milieu des années 80. Le plan de l'ouvrage, en quatre parties, est classique : il s'ouvre par un tableau suggestif de la France de et en 1968, se poursuit par le récit des « événements », enchaîne par une étude fouillée des mouvements sociaux et des mutations du système partisan entre 1968 et 1974, partagés selon les camps entre espoir ou crainte d'un nouveau mai 68 et s'achève par une réflexion sur la postérité de 1968 à l'heure du chômage de masse.

De cet ouvrage, on retiendra principalement deux apports. Le premier renvoie à l'articulation constamment conduite entre mutations de la société française et recompositions de son système partisan. Il s'agit là d'un domaine familier à Gilles Richard qui a organisé et publié sur le sujet, avec sa collègue rennaise Jacqueline Sainclivier, une série (en cours) de colloques parmi lesquels on retiendra l'ouvrage *Les partis et la République. La recomposition du système partisan 1956-1967*, publié aux Presses universitaires de Rennes en 2008. Une telle démarche permet à l'histoire politique, et en particulier des forces politiques, de ne pas être aut centrée et par trop internaliste. À cet égard, les pages écrites sur l'émergence d'un nouveau clivage « droites-gauches » à l'occasion de l'élection présidentielle de 1974 sont intéressantes et ouvrent des pistes qui gagneraient à être approfondies. Il en va de même avec l'accent mis sur la « contre-offensive patronale » après 1968. Gilles Richard s'intéresse fort justement à une

catégorie trop oubliée et négligée et montre que, comme en 1936, le patronat peut comprendre une crise et s'y adapter. Le CNPF, à commencer par son principal dirigeant d'alors, François Ceyrac, a pris la mesure de l'événement, cherché à transformer discours et pratiques sur les « relations sociales » qui deviennent « humaines », et facilité l'émergence, au fil des années 70, d'une « nouvelle idéologie patronale » qui vante les mérites de l'entreprise et tout particulièrement des PME. En définitive donc, une synthèse stimulante accompagnée d'un fort utile cédérom de documents réunis et commentés par des enseignants du secondaire qui permettent de compléter et d'illustrer la lecture.

Olivier Dard

CRUHL, université Paul Verlaine-Metz  
olivierdard@orange.fr

## Médias, journalisme

Jacques BLOCISZEWSKI, *Le match de football télévisé*.

Rennes, Éd. Apogée, coll. Médias et nouvelles technologies, 2007, 270 p.

Les chercheurs français ont trop souvent focalisé leurs études sur les émissions d'information et de fiction, négligeant quantité de programmes populaires comme les jeux, les variétés ou le sport. Il faut dire que le divertissement télévisuel est teinté d'un mépris séculaire qui en a fait l'objet de nombreuses critiques intellectuelles. Jacques Blociszewski prend le contre-pied de cette tendance qui innervait encore aujourd'hui nombre d'analyses sur la télévision en s'intéressant à un match de football télévisé. Pour l'auteur, l'évolution de la médiatisation de ce sport doit être regardée à la loupe, car elle offre à l'analyste un « authentique laboratoire technologique autant qu'un révélateur très fort des évolutions de l'audiovisuel » (p. 12). L'ouvrage qu'il propose se veut donc une somme fort détaillée qui, à défaut de présenter un panorama complet du football télévisé, s'appuie sur de nombreux exemples issus d'un corpus de matches vus sur différentes chaînes de télévision (Canal+, TF1, France Télévisions, M6 et Eurosport) et que l'auteur maîtrise parfaitement.

C'est donc preuve à l'appui que Jacques Blociszewski décortique l'évolution des procédés de filmage et de commentaires qui encadrent ces programmes. Il démonte ainsi les ressorts de cette dramaturgie fondée sur l'identification

et l'incertitude, composantes fondamentales du sport, et plus généralement du jeu. Pourtant, le football télévisé est aujourd'hui banalisé par une diffusion massive de programmes qui lui sont consacrés. En 1984, avec l'arrivée de la chaîne cryptée Canal+ dans le paysage audiovisuel français, ce sont des doses massives de matches qui sont proposées au public. Ces trop nombreuses perfusions ont contribué à transformer le spectacle sportif en « sport-spectacle ». Dès lors, l'importance des enjeux économiques sous-jacents à ces cérémonies ont amplifié les moyens mis en œuvre pour offrir au téléspectateur un plaisir total, quitte à « bouleverser la vision du match » (p. 47) et à mélanger temps et genres dans une logique accumulative. En contrôlant sa diffusion par des faux directs, des ralentis, des statistiques et des publicités, la télévision joue sur la temporalité du jeu et met en avant sa puissance technologique dans une réflexivité diffuse.

Dorénavant, le petit écran place les acteurs du match sous sa loupe grossissante : de l'invasion des vestiaires par les caméras à l'intégration des normes télévisuelles par les acteurs du football, c'est à un feuilleton quotidien qu'assiste le téléspectateur. Ce dernier est au cœur d'un dispositif qui l'invite à participer à distance (par sms, téléphone ou l'internet). La télévision déroule aujourd'hui sous ses yeux un « carnaval psychologique » (p. 76) où l'émotion est totalement construite. Mais, au-delà de ce spectacle factice, l'auteur dénonce le rôle d'arbitrage que la télévision assume de plus en plus dans le match.

Désormais dépendants du réalisateur et des images, les commentateurs, avec l'intrusion massive du ralenti, sont devenus de véritables procureurs instruisant le match. Quant à ceux qui commentent l'après-match, ils initient davantage de polémiques que d'expertises sur les plateaux de télévision. Cette dernière devient donc une sorte de Grand Inquisiteur, démultipliant les angles de prise de vue pour nourrir le mythe du téléspectateur expert. Jacques Blociszewski dénonce avec force cette volonté de tout contrôler qui va l'encontre du principe même de jeu. En effet, l'acte de jouer va de pair avec l'erreur et une certaine marge d'indétermination. Ainsi comprend-on combien cette volonté de cerner le terrain par les caméras répond à un désir très moderne de « surveillance panoptique » (p. 125). Mais les conséquences éthiques de cette réduction de la réalité au visible sont édifiantes...